

Les pages de ce *Carnet soviétique* témoignent de ce que je pensais politiquement à 24 ans; c'était également ce que je défendais quand j'avais 17 ans; c'est toujours ce à quoi je souscris alors que je viens de passer ma sixième décennie: une critique de gauche des *gauches totalitaires*, à quoi il m'a fallu ajouter depuis, car l'époque n'y contraignait pas encore au moment de ce voyage en URSS, en 1982, une critique de gauche des *gauches libérales*. Gauche libérale et gauche robespierriste constituent ce que je nomme une *gauche bifide*: cette langue sort de la bouche d'un même serpent. Je propose ici la seule critique de ce serpent de gauche.

Qu'est-ce qu'une *gauche bifide*? C'est la *gauche libérale*, de Mitterrand à Macron, *via* Chirac, Jospin, Sarkozy, Hollande; c'est ce que je nomme la gauche maastrichienne. C'est aussi la *gauche robespierriste* du PCF, de Mélenchon et de l'extrême gauche trotskiste, une gauche qui finit toujours par voter avec la gauche libérale sous prétexte d'empêcher l'avènement d'un

fascisme qu'elle fantasme sur le principe des années 1930.

Ces deux langues sortent de la bouche du même serpent populicide. Au bout du compte, on l'aura vu dans leurs façons de se positionner avec les Gilets jaunes, ces deux gauches incarnent deux façons différentes mais convergentes de cracher sur le même peuple: la gauche libérale, en méprisant sa parole, en écartant sa volonté souveraine exprimée par voie référendaire, en ne prenant jamais en compte ses souhaits quand il pense contre le libéralisme, en positionnant ses blindés face à lui et en faisant savoir que l'armée pourrait tirer pour protéger l'État maastrichtien qui est la machine de guerre de cette gauche libérale; la gauche robespierriste agit pareillement, d'abord en insultant le peuple dans les mêmes termes pendant les premiers moments de ce mouvement, fin 2018, avant ensuite de le parasiter, à la façon du ténia, et ce uniquement dans une stratégie d'accès au pouvoir – il s'agit de pure politique politicienne. Macron est au pouvoir, il veut y rester; Mélenchon n'y est pas, il veut y accéder. L'un et l'autre entrent dans la perspective du *Prince* de Machiavel: qu'il s'agisse d'y accéder ou de s'y maintenir, tous les moyens sont bons pour les deux compères, y compris, et surtout, écraser la tête du peuple sous une même botte.

Une scène filmée à Marseille en septembre 2018 a montré un jour cette collusion entre un

Macron goguenard ironisant sur une récente sortie violente de Mélenchon à son propos et le Français prétendument insoumis niant avoir tenu ce propos, feignant le malentendu, penaud comme un gamin pris la main dans le sac, tout miel après avoir été tout fiel. Mélenchon avait dit de Macron : « le plus grand xénophobe qu'on ait jamais eu, c'est quand même lui » ; Macron ayant dit de Mélenchon : « ce n'est pas mon ennemi »... Dont acte.

## 2

Quelques mots pour introduire à ce *Carnet*.

Je n'ai jamais été maoïste ou trotskiste, communiste ou marxiste, je n'ai rien à me faire pardonner de ce côté-là. Depuis que Pierre Billaux, le coiffeur de mon village, m'a fait découvrir *La Révolution inconnue* de Voline quand j'avais 14 ou 15 ans, j'ai souscrit à la pensée anarchiste. Il m'avait également mis entre les mains les cahiers anarchistes *Noir & Rouge*. Ma découverte de Proudhon avant l'âge de 17 ans m'a convaincu qu'on pouvait être socialiste anti-autoritaire, donc libertaire, et que la défense de régimes liberticides se réclamant de la gauche au nom de Marx ou, plus tard, de Tocqueville, n'était pas une obligation, encore moins une fatalité.

Pour les besoins de cette édition, j'ai dérogé à ma règle de ne jamais relire un ancien texte de moi. J'y ai découvert un ton, un style dont je pense qu'ils sont restés les miens. Mais les preuves abondent que ce style se fabriquait alors et qu'il manque de tenue; non qu'il soit débraillé, mais la fluidité lui fait défaut. Seul le travail et le temps contribuent à la vitesse stylistique. Cent livres plus tard, il me semble que le fleuve coule mieux.

J'ai rédigé ce carnet en rentrant d'un séjour en URSS qui a duré trois semaines et qui m'a permis de découvrir Tbilissi en Géorgie, Bakou en Azerbaïdjan, Erevan en Arménie, puis Moscou et Leningrad en Russie. Je n'ai pas pris de notes factuelles en me contentant de vivre les yeux grands ouverts ce séjour que les parents de Marie-Claude, ma compagne aujourd'hui décédée, nous avaient offert.

Son père, Roger Ruel, était cheminot à Argentan, il était inscrit à la CGT et sympathisant communiste, bien qu'il n'ait jamais pris sa carte au PCF. Il lisait la presse locale et régionale, *Le Journal de l'Orne* et *Ouest-France*, mais également *Le Monde*, *Le Canard enchaîné* et *L'Huma-dimanche* qu'apportait chaque samedi un militant qui épousa toutes les options contradictoires du PCF: pour le Pacte germano-soviétique, avec Hitler donc, entre 1940 et 1942, puis, pour la Résistance cheminote après la rupture de ce pacte par

Hitler; contre l'indépendantisme algérien à Sétif et à Guelma en 1945, la revendication indépendantiste étant traitée d'hitléro-trotskyiste en Une de *L'Humanité* à l'époque, mais aussi contre le *Manifeste des 121* qui appelait, en septembre 1961, à l'insoumission lors de la guerre d'Algérie, *puis*, pour l'indépendance quelques mois avant 1962; contre la contraception et l'avortement avec Jeannette Vermeersch-Thorez dans les années 1950, parce que les femmes n'avaient pas à devenir dévergondées comme les bourgeois, *puis*, vingt ans plus tard, en faveur de l'IVG et de la pilule; contre l'homosexualité, de Lénine jusqu'à Marchais dans les années 1970 – un « vice bourgeois » et une « tradition étrangère à la classe ouvrière » –, *puis*, vertueusement opposé à l'homophobie aujourd'hui; contre les émigrés, quand Georges Marchais expliquait, le 6 janvier 1981, que « l'immigration nuit aux travailleurs », *puis*, désormais religieusement pour comme les capitalistes – etc.

Roger Ruel avait été résistant: quand le STO l'a requis, il est entré au maquis de Tanville près d'Argentan et n'en a jamais fait un motif de gloire – c'était un homme bien<sup>1</sup>.

---

1. J'ai hésité, mais il se peut que ce soit ici le jour, l'heure, l'occasion de donner à lire ce texte que j'avais écrit pour sa mort.

Jeannette, son épouse, n'était ni cégétiste ni communiste, mais cédétiste et socialiste. Elle travaillait au central téléphonique d'Argentan. Elle était douce et généreuse, gentille et prévenante, délicate et attentionnée. C'était, elle aussi, une belle personne.

---

*Cher Roger,*

*Je vous avais rencontré en fin d'année 1977, peu de temps après avoir fait la connaissance de Marie-Claude, votre fille, dans la librairie d'Henri et Micheline Hervieu à Argentan. Il y a donc plus de trente ans.*

*J'ai découvert un père aimant sa fille qui travaillait alors à la rédaction de sa thèse de stylistique sur Martin du Gard, un écrivain qu'avec le philosophe Alain vous aimiez, notamment parce que, comme vous, ils étaient de Mortagne et plus particulièrement du Perche.*

*Vous faisiez des lectures intégrales des Thibault pour effectuer des comptages du lexique qui permettaient à Marie-Claude de travailler sur le style de ce prix Nobel normand. Vous étiez alors magasinier à la SNCF. Votre plaisir était grand de réaliser ce travail avec elle.*

*Comme toute une génération, la guerre avait empêché que vous puissiez donner toute la mesure de votre talent. La guerre et, avec elle, les conditions qui faisaient qu'à l'époque, un enfant de famille modeste ne quittait jamais le monde dans lequel il naissait. Vous auriez pu avoir un autre destin qui vous aurait permis d'exprimer pleinement vos possibilités intellectuelles, qui étaient grandes. En trente années, j'ai pu mesurer la justesse de vos jugements, la sûreté de vos analyses, la précision de votre intelligence.*

*Mme Puyravau, qui fut la jeune institutrice de vos jeunes années, le confirmait en disant que sous d'autres cieux historiques, avec vos dispositions intellectuelles, vous auriez pu, selon son expression, « aller loin ».*

Ce voyage en Union soviétique avait des entrées multiples. C'était un cadeau offert à Marie-Claude et à moi comme des vacances. Mais c'était probablement aussi pour Roger Ruel une occasion *d'aller voir là-bas* pour se faire une idée par soi-même. Roger, qui n'avait oublié ni le Pacte germano-soviétique, ni le rôle

---

*Mais on n'échappe pas à son destin : votre génie ne fut pas incarné dans une profession, un statut avec une visibilité sociale, ce qui ne l'empêcha tout de même pas de se manifester. Il vous avait été donné d'être grand quelque part, vous l'avez donc été deux fois.*

*La première en entrant dans la Résistance après avoir refusé le Service du travail obligatoire qui vous aurait conduit en Allemagne. Ce moment signe pour vous la clandestinité, une entrée dans la Résistance sous les auspices de votre institutrice devenue camarade de réseau, des faits d'armes, des décorations, un engagement dans la 2<sup>e</sup> DB.*

*Vous avez été grand dans tout cela et vous l'avez encore été en n'en faisant jamais usage pendant le demi-siècle qui a suivi. Vous aviez même tendance à minimiser, à expliquer votre héroïsme par les occasions accidentelles, le banal enchaînement des choses. Vous affirmiez que les circonstances avaient fait ce que vous étiez devenu ; or, comme tous les grands, vous avez fait les circonstances tout autant qu'elles vous avaient fait. L'histoire témoigne. Ce jour, les drapeaux des anciens combattants et le drapeau tricolore en attestent.*

*Vous avez été grand deux fois, ai-je dit. La première, donc, en rencontrant l'Histoire en face et en y jouant le plus grand rôle : celui d'un combattant pour la liberté. La seconde fut plus invisible, du moins visible par vos seuls proches : vous avez été grand dans la vie quotidienne et ce sans discontinuer, ce dont témoignent les trente années passées par moi en votre compagnie.*

des soldats de l'Armée rouge pour saigner les armées d'Hitler, y allait avec l'envie d'y voir ce

---

*Vous m'avez montré comment, jour après jour, de façon très concrète, on pouvait incarner les valeurs de gauche auxquelles vous croyiez. À savoir la générosité, la fraternité, la solidarité, le partage, la camaraderie, et un sens aigu de la justice.*

*Avec vos camarades des « Castors » vous aviez construit vos maisons dans le quartier Saint-Michel après la guerre sur un mode autogestionnaire et, osons le mot, libertaire: une fois finies, elles furent tirées au sort, vous avez hérité du 28 rue Jeanne-d'Arc, c'était l'adresse des courriers amoureux que j'adressais à Marie-Claude quand j'avais dix-neuf ans, ce fut l'adresse de toute votre vie.*

*Avec vos camarades syndicalistes cheminots, vous refaisiez le monde mais, quand certains criaient « Hourra l'Oural! », vous aviez votre petit sourire qui disait que vous n'étiez pas dupe: le résistant que vous étiez jeune homme, vous l'avez été toute votre vie.*

*Vous étiez « quelqu'un de bien », comme on dit. Autrement dit, un homme debout, droit, qui pratique la rectitude sans forfanterie, qui agit en Juste, mais n'en fait jamais cas. En trois décennies, je ne vous ai jamais entendu dire du mal de qui que ce soit, ni proférer un juron ou une grossièreté, pas plus mentir, travestir ou falsifier quoi que ce soit.*

*Vous étiez modeste, discret, humble, avec une réelle capacité à l'ironie, à l'humour léger, version joie de vivre ou gaieté simple. J'ai souvenir que vous siffliez, que vous chantiez. Dans la Résistance, votre nom était « Roger Rossignol », car le pseudonyme de la clandestinité conservait les véritables initiales de la vie d'avant.*

*J'ai souvenir aussi du jour où vous avez cessé de chanter et de siffler: c'était le 10 juin 1991, jour de la mort de Jeannette, votre si chère épouse que nous avons tant aimée, vous, Marie-Claude et moi, et qui est morte brutalement dans la nuit en nous laissant désemparés, une grande et longue blessure au cœur.*



qu'il souhaitait voir : un pays qui n'était pas le diable que l'Occident racontait. Il a vu ce qu'il voulait voir.

Pour ma part, j'y suis allé en candide en me disant que j'y verrais ce que j'allais voir. Regarder, écouter, observer, examiner, constater,

---

*Jeannette donnait sans compter l'amour, la tendresse, l'affection, la douceur, la délicatesse, la gentillesse. Quand elle nous présentait, Marie-Claude et moi, elle disait toujours : « les enfants »... Vous alliez bien ensemble, en vous complétant, car votre pudeur allait bien avec sa façon débordante de faire le bonheur de ceux qu'elle aimait. À elle le grand cœur expansif ; à vous la belle âme droite ; à vous deux, vous offriez de quoi construire la paix avec soi, donc avec les autres, donc avec le monde.*

*J'ai appris hier en vous veillant que vous disiez à Marie-Noëlle, la fille de votre institutrice qui vous ouvrit les portes de la Résistance, que vous lui avez dit un jour : « Michel et moi, on se ressemble ». Quel plus beau cadeau pouviez-vous me faire en pensant une pareille chose...*

*Bien sûr, vous ne me l'aviez jamais dit. Vous m'avez beaucoup donné sans jamais me faire de leçons. Sans Jeannette et vous, sans Marie-Claude, je ne serais pas celui que je suis devenu. Vous m'avez transmis deux cadeaux en héritage : l'exemple d'une vie réussie, la vôtre. Et Marie-Claude, un bien-fait dont je vous serai reconnaissant jusqu'à mon dernier souffle.*

*Il nous faut conclure. J'ajouterais encore quelques mots : nous nous embrassions deux fois par an : le soir de Noël et, une semaine plus tard, le soir du changement d'année qui est aussi pour moi ma date d'anniversaire. Au prochain 1<sup>er</sup> janvier j'aurai 50 ans, vous ne serez pas là. J'aurai peine à les fêter. Au moment où tout le monde s'embrasse, je penserais au baiser que j'ai posé sur votre front tout à l'heure pour vous dire « Adieu ». Adieu, Roger. Adieu.*

pratiquer un genre de méthode expérimentale, puis conclure.

J'avais toutefois préparé le voyage en amont, mais en allant voir du côté de la Russie littéraire et éternelle. J'ai lu beaucoup de littérature russe – Gontcharov et Dostoïevski, Bounine et Tolstoï, Tourgueniev et Soljenitsyne, dont j'avais découvert *L'Archipel du goulag*, toujours sur la sollicitation de Pierre Billaux, lors de la traduction française du premier des trois volumes, en 1974. Et puis, en même temps que la littérature, je dévorais aussi beaucoup d'auteurs anarchistes – Voline et Bakounine, Kropotkine et Makhno. Mon texte est truffé de ces références. C'est une lecture libertaire du régime soviétique plus qu'un carnet de voyage.

Je n'ai pas eu le courage d'aller voir dans mon grenier, là où sont les diapositives de ce voyage, pour regarder des images qui auraient probablement réactivé mes souvenirs. Retrouver des photographies de ce périple était une chose ; une autre de revivre des moments vécus avec trois personnes qui m'étaient chères – elles étaient alors tout pour moi –, et qui sont aujourd'hui toutes les trois mortes...

Que me reste-t-il de ce voyage, sans que j'aie besoin de visionner ces diapositives probablement grillées ou pâlies par le temps ?

Pêle-mêle : une compagnie aérienne, Aeroflot, spartiate sinon épique : entre le sud de l'URSS et le retour au nord, le remplissage de l'avion en kérosène avait été effectué par un employé qui fumait sur le tarmac ; le pilote est entré dans la cabine de pilotage avec une poignée de fils électriques dans la main ; l'une des blouses des hôtesses de l'air était raccommodée et l'on y voyait l'accroc surfilé comme un cas d'école de couture ; des boissons à vomir étaient servies dans des gobelets de papier qui puaien les produits chimiques soufrés du carton recyclé ; un soldat de l'Armée rouge est monté dans l'avion avec de gros filets remplis de pastèques ; les contrôles aux frontières étaient interminables, bureaucratiques, tatillons, suspicieux, ombrageux.

Je me souviens également de la surveillance perpétuelle effectuée par les employés d'Intourist qui, sous couvert de tourisme, rapportaient à leurs supérieurs les faits et gestes des participants du voyage qu'ils encadraient à l'occasion du moindre pas effectué dans le pays. Pas question de sortir du plan prévu par l'agence. J'avais un jour émis l'hypothèse que le programme d'une demi-journée passée dans le bus pour voir en périphérie de Leningrad un monument commémoratif des victimes de la bataille de Stalingrad, alors que l'autre demi-journée était consacrée à visiter la totalité de l'Ermitage, pourrait peut-être s'organiser autrement afin de permettre